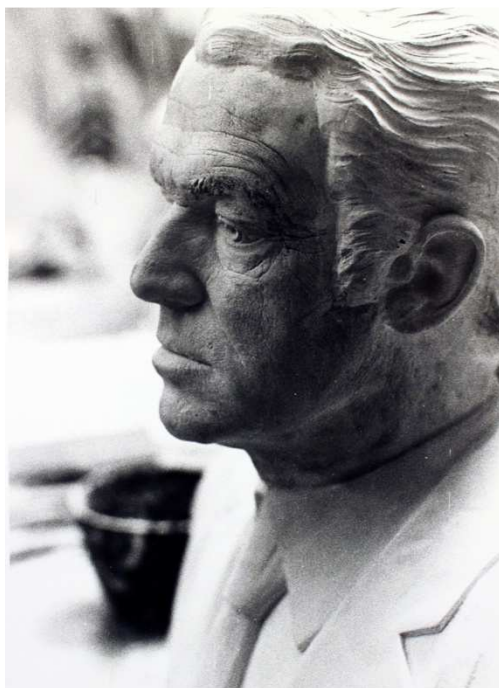


Bernard Legrand, Claudine Van Meensel
Genappe, le 22 février 2016



Une entrevue permettant de retracer l'épopée des ateliers de moulage de Locquenghien à Bruxelles et Interprochim à Machelen.

Introduction

Le 22 février 2016, nous avons eu la chance de pouvoir rencontrer Bernard Legrand et Claudine Van Meensel. Bernard fut mouleur aux côtés de Marcel Boulangé. Au cours de cette entrevue, ces deux personnes ont donné de nombreuses informations au sujet de l'atelier Interprochim, de l'atelier Locquenghien, de l'atelier de Nitruration Moderne et du génie créateur de cet ensemble : Marcel Boulangé. Bernard était mouleur à Locquenghien, puis à Interprochim au cours d'une brève période transitoire. Cette entrevue permet de faire le point sur une période de l'histoire dont très peu de personnes de nos jours possèdent une mémoire. Il y a de ce fait dans ces lignes un témoignage de grande valeur, ne serait-ce que de rendre hommage au talent du créateur des technicités d'Interprochim.

Bien que largement cité dans nos articles, Marcel Boulangé est une personnalité dont étrangement le génie s'est évaporé dans les mémoires ; pourtant les techniques sont encore utilisées de nos jours et inchangées. Bernard et Claudine souhaitaient témoigner, non sans émotion, de ces périodes de recherches proches d'une épopée.

Les débuts à Locquenghien

Du point de vue des études, j'ai fait les arts décoratifs à Saint-Luc de Tournai, puis j'ai étudié l'aménagement supérieur. Après j'ai fait de la photo à l'INRACI à Bruxelles mais je n'ai pas terminé. A la suite de cette année, je fus engagé chez Ford. Je faisais du dessin. Durant cette période chez Ford, un ami travaillait aux ateliers de Locquenghien¹. Cet ami a épousé une fille d'agriculteur en Belgique. Ils ont voulu se lancer dans l'agriculture, mais ils devaient reprendre la part du fils, c'était compliqué. Ils ont quitté la Belgique pour l'agriculture au Québec. J'ai donc pu prendre sa place aux ateliers à Locquenghien.

Du coup j'ai été embauché dans le cadre d'un essai de 3 mois. Monsieur Boulangé² à l'époque m'a dit : mais vous êtes la mine d'or, je vous engage vous ! Et j'ai commencé comme ça en juin 1979. J'ai débuté de la sorte durant un mois. Le bras droit de Monsieur Boulangé, Liliane Andrzejewski, m'a dit peu après : il n'y a pas besoin d'achever la période d'essai, on vous engage tout de suite.

Au même moment, un, deux ou trois mois avant, il y eut un nouvel engagé au sein des ateliers de Locquenghien. Monsieur Boulangé a été chercher l'ancien responsable de l'atelier de moulage du Cinquantenaire. En quelque sorte, il l'a débauché. Il s'agissait d'Auguste De Crem, qui est mort il y a tout juste un an (à 94 ans). On est restés en contact jusqu'à sa mort. On a fait une équipe extraordinaire : du moulage, des techniques qu'on a mises au point, des procédés qu'on a développés. On s'apprenait chacun les nouvelles méthodes, les couleurs, les matières... C'est avec lui qu'on a commencé à couler en marbre, par exemple. La poudre est placée dans une résine, mais l'aspect c'est du marbre. En vue du vieillissement et à destination des musées, on patinait à l'ancienne.

Marcel Boulangé était un ancien ingénieur de la FN Herstal³. Il est parti et il a créé son entreprise. Il était vraiment un visionnaire à cette époque-là. Pour lui, tout cela était finalement un hobby. De par le traitement de surface, il a eu une activité anticipatrice. Il s'est dit : je vais faire un département artistique. C'était son coup de cœur. C'était encore un patron de cette époque-là, un peu mécène. Avec les moyens déployés par la partie chimique, il a mis en place le département artistique. Au départ il ne recherchait pas le rendement. C'était son hobby, son jouet entre guillemets. Au sein de ce département, il y avait la prise d'empreinte, pouvoir pérenniser l'entretien du patrimoine artistique, faire des copies d'originaux sans les abîmer. Il a commencé à avoir des contacts avec Monsieur Sneyers⁴, du patrimoine, et d'autres.

Après la mort de Marcel Boulangé en 89, enfin disons 90, on a rassemblé la production sur Machelen (donc Interprochim). C'est comme ça que l'atelier artistique était à l'arrière. La partie chimique était à l'avant. On avait fermé une des cours. L'atelier fut installé là, et donc venait de Locquenghien par le biais d'un déménagement. Je suis resté peu de temps à Machelen, 91 à 92 environ, après ce fut Liège.

¹ Il s'agit des ateliers dits de Locquenghien, car situés au numéro 57 de la rue éponyme, à 1000 Bruxelles.

² Marcel Boulangé, né le 10 mars 1920 à Jupille-Sur-Meuse, décédé le 24 mars 1989, à Moscou.

³ La Fabrique nationale de Herstal, plus généralement connue sous son abréviation FN, est une fabrique d'armement établie à Herstal, créée en 1889.

⁴ René Sneyers, né le 6 avril 1918 et décédé le 26 août 1984, chimiste et directeur de l'IRPA.

Des prises d'empreintes

Je vais maintenant vous raconter l'histoire assez particulière de la Reine Fabiola. J'ai même un film là-dessus, sur une ancienne cassette vidéo. Le Roi et la Reine, Baudouin et Fabiola donc à l'époque, ont fait faire de nombreux travaux pour l'État. Aussi, ils ont demandé des travaux pour eux-mêmes. Il y eut plusieurs chantiers au Palais Royal de Laeken et notamment, le chantier des colonnes. Ici, j'évoque un projet personnel de la Reine Fabiola, c'est-à-dire pour sa famille. Il y avait un crucifix, dont elle voulait donner une copie à une de ses nièces, espagnole. Ils sont venus sur place dans le but de voir mouler et ensuite, la Reine assiste au démoulage, elle est présente lors de la réalisation du processus. Son investissement est somme toute exceptionnel. Tout cela l'intéressait à titre personnel, elle était artiste dans l'âme.



A gauche, Auguste De Crem. Ensuite Marcel Boulangé, la Reine Fabiola, Bernard Legrand et Jeanine Genot.

Ci-dessus en photo, ce sont les colonnes de Laeken. Elles s'abîmaient. Elles datent de Léopold II. Il y eut la guerre, puis c'était un peu à l'abandon. C'étaient des stucs en plâtre qui pourrissaient. On a fait une empreinte dessus et on a réalisé des tirages. A l'époque, mais je ne sais pas si ça a été fait, il était question d'enlever les colonnes et de remettre nos copies au Temple du Soleil, qui est au fond du parc. On le voit quand on remonte vers l'église de Laeken, c'est à droite.

C'est vrai que les plâtres étaient abîmés, mais il n'y avait pas de risque de les dégrader au-delà. Si jamais au démoulage la silicone abîmait l'original, ici ce n'était pas grave. Ce que la Reine voulait surtout, c'était de préserver, de garder l'empreinte.

Maintenant, je vais aborder la chronologie technique d'une réalisation sortant de Locquenghien, et plus particulièrement le buste d'une personne vivante.



Une prise d'empreinte réalisée par Marcel Boulangé, sur Liliane.

D'abord il est réalisé une prise d'empreinte, avec du silicone à prise rapide, que ce soit la main de Dany Saval ou le visage de Michel Drucker. On prend l'empreinte sur le vivant. On a le négatif parfait, comme un masque de beauté. On fait alors un coffrage tout autour, en plâtre, à vrai dire comme un plâtre sur un bras cassé. Lorsque le plâtre est suffisamment séché, et seulement à partir de ce moment, on enlève le masque de silicone. De là, la première étape suivante sera de tirer un plâtre, donc un positif, coulé dans le négatif de silicone.

A la suite de cette étape-là, il y a un artiste qui va continuer le travail et reconstituer les parties qui manquent. Notamment, il faisait les yeux. Le masque était retouché et tout ce qui manquait était fait par un modelleur, en terre. Avec ça comme base, l'artiste-sculpteur faisait le buste tout autour. Là-dessus, une empreinte était refaite. Tous les traits de la personnalité étaient pris. Avec cette technique, on ne pouvait pas faire mieux. Par contre, on ne pouvait pas prendre l'empreinte des cheveux.

Certains visages étaient sans cheveux. Certains ne voulaient que l'épure brute de décoffrage. Sinon on habille, un peu selon la demande du client ; ou alors un buste sans rien de plus, juste les cheveux, il y a plusieurs façons de terminer un masque.

Mais soit : la base, c'est une empreinte sur vif, avec du silicone. Après il y a un travail d'artiste, selon les désirs du client. Ça peut être des pièces modernes, où l'on voit un visage au sein de formes géométriques.

Dans l'empreinte en silicone, on pistolait de l'étain en fusion, donc comme un pistolet à peinture. Le masque en étain sortait de l'empreinte originale. A partir de là, il y a un traitement de surface. On peut dorer, cuivrer, argenter. Là-dedans, on peut même encore avoir une patine à ajouter. Cela veut dire qu'on a un joint au milieu, qu'il faut retravailler. On réalisait un moule qui était en deux parties, parfois en trois parties, ça dépend de la complexité du buste.



A gauche, le pistolé brut de décoffrage. A droite le buste finalisé.

Cette photo est le buste de Drucker. Concernant Michel Drucker, il y eut d'office, je peux le dire, plusieurs versions réalisées avant d'arriver à ce buste final. A gauche cette épure est le premier tirage de l'empreinte, donc dans le masque de prise d'empreinte. A droite c'est une version finalisée un artiste.

Il y avait donc je me dois de l'expliquer en détails un artiste qui complétait. Toute la partie du buste, faire les cheveux, les yeux, la partie vêtements, c'est un artiste qui le travaillait. Il s'appelait Emile Henrotte. Les bustes sont signés sur le côté, il traçait sa signature et nous, du coup on la moulait. C'était un sourd et muet, qui collaborait avec nous. Les lunettes quant à elles, on les moulait à part.



Une œuvre personnelle de l'artiste Emile Henrotte.

Les empreintes sur vif, depuis très longtemps, on ne fait plus ce genre de travail. Dès la mort de Monsieur Boulangé, ce fut terminé. A la suite de ce douloureux évènement, ce ne fut plus que de l'objet d'art, au musée essentiellement. Monsieur Boulangé, c'était vraiment son hobby, son dada : la prise d'empreinte, la restauration du patrimoine. On a fait des fac-similés en exemplaire unique. Il n'était réalisé qu'un seul exemplaire, un tirage résine. L'histoire du lutrin d'Amay, on a fait un moulage, un tirage sur l'ensemble et un exemplaire, parce que c'était le cadeau de la Belgique à la Chine lors d'une visite royale. Il n'y en a pas eu deux.

Ça c'était la partie de feu Monsieur Boulangé, la partie artistique, il travaillait vraiment à ce niveau-là, en rapport avec les musées, les conservateurs... Mais afin d'alimenter, parce que ça coutait cher, il fallait quand même trouver des débouchés, au-delà du mécénat. Du coup, on a tout doucement commencé avec le musée de Mariemont. Il avait des relations au Louvre. Cela a graduellement commencé à prendre. Après il a eu des relations avec la Russie. On a eu des accords privilégiés avec les russes. Apparemment, il y avait un autre département en Russie, qui faisait à peu près la même chose que nous. Ils se sont mis en rapport, et ils ont décidé de collaborer dans un premier temps.

Dans tout cela, Le Louvre a été intéressé. Du coup, j'ai été envoyé, par Le Louvre, en Russie afin de faire des moulages. On a fait les prises de moules là-bas à Moscou, et après j'ai ramené les empreintes. Alors de là, on a fait les premiers tirages, que j'ai été soumettre à l'époque à Monsieur De Charon, qui était responsable de l'atelier de moulages du Louvre⁵. C'était une collaboration qui avait débuté en 88, 89, mais Monsieur Boulangé est décédé en 89.

Comme les contacts avaient été pris, Monsieur Bruylant a essayé de continuer. A ce moment-là, j'allais à Paris pratiquement tous les 15 jours, avec ou sans Roger Bruylant. On a développé la

⁵ Il s'agit de l'atelier de Moulages du Louvre, souvent appelée la RMN, créée en 1794, et désormais située à la Plaine Saint-Denis.

collaboration avec Le Louvre. Ceci a été pérennisé par Monsieur Claude Boulangé. Ils sont deux neveux à avoir repris la succession de l'entreprise : Claude et Daniel. Eux ont véritablement finalisé la collaboration et cela a abouti, depuis 1991, à ce que presque tout ce qui est fait en matière de reproduction au musée du Louvre, dans les boutiques, c'est fait à Liège. C'est Resitec⁶.

Claudine prend la parole et explique : Un jour nous étions à Paris. J'ai dit à Bernard : montre-moi ce que tu fais. Il m'a répondu : je vais te montrer ce que je ne fais pas. Toutes ces pièces exposées ont un cachet musée du Louvre, sont emballées dans des boîtes musée du Louvre, avec des collants musée du Louvre. Or, tout est fait à Liège.

Des techniques éprouvées

Nous avons développé des techniques assez uniques avec Monsieur De Crem, parfois aussi sous la houlette ingénieuse de Monsieur Boulangé.

Le débullage, c'est quand on coule les pièces en série. Dans une prise d'empreinte de visage, il n'y a pas de débullage. Il y avait parfois de petites bulles, mais c'était rarement problématique. On appliquait le silicone comme un beurre, en essayant de faire le moins de bulles possible. Par contre quand on coule dans un moule fermé en silicone, là on met sous vide. C'est une pompe qui crée le vide.

Dans la résine, qui était une résine transparente, on inclut comme charge la poudre de marbre. Plus rarement, ce fut de la poudre d'ivoire. On en a fait un tout petit peu, puis on a arrêté. Ça coûtait très cher, la poudre d'ivoire concassée.

Je vous présente ici un original, et à côté la copie en marbre. Ce n'est pas encore tout à fait terminé au niveau patine. En ces cas de figure de reproduction en nombre, on trouvait un arrangement avec les conservateurs dans le but de pouvoir faire parfaitement la même chose, parce que c'était de la série. Là ce n'était pas une pièce destinée à remplacer l'original. C'était de la vente touristique au musée de Mariemont. Donc on trouvait un compromis afin que ça ne coûte tout de même pas trop cher. Les clients achetaient alors ce genre de pièce.

La patine à réaliser est toujours appliquée de manière manuelle. Il n'existe pas une machine qui peut imiter parfaitement ; tout d'abord ne serait-ce que sentir... comment doser la couleur, c'est à dire des pigments. Déjà à l'origine, il y a un minimum qui est fait à la coulée, on cherche à obtenir une teinte de base. Après tout ce qui est vieillissement : le travail du temps, c'était fait à la main. De ce fait, pratiquement chaque objet est unique.

Une belle histoire qu'il faut peut-être raconter, qui ne se ferait plus maintenant, c'est celle du foyer préhistorique qui a été retrouvé à Chaleux⁷. Donc ça concerne spécifiquement les archéologues. Il y avait un site qui avait été fouillé à Chaleux, près de Ciney. Les archéologues étaient tombés sur

⁶ Resitec est une société active de nos jours (2016 à la date de rédaction), sise rue Gilles Galler n°15 à 4000 Liège-Sclessin.

⁷ Il s'agit du Trou de Chaleux situé à Hulsonniaux.

un ancien foyer préhistorique, mais véritablement un foyer exceptionnel, parce qu'ils ont trouvé des restes de repas qui avaient été consommés à l'époque.

Du coup, ils ont dit qu'il fallait une empreinte, afin qu'on puisse visualiser le site tel qu'il est ; après ils souhaitaient fouiller plus loin, plus en profondeur. Dans ce cas de figure et sur site archéologique, il n'y avait que la prise d'empreinte avec le silicone qui était faisable. Donc on a été faire l'empreinte du foyer. La copie doit toujours se trouver au musée des sciences naturelles à Bruxelles. Ainsi, à cet instant donné, on a mis en place une empreinte de ce qu'on trouvait là, au niveau du sol. On a fait... l'empreinte sur la terre. On a mis une patine sur le résultat de moulage, en vue d'achever. Les archéologues ont voulu garder l'apparence du site à un moment X des fouilles.

Monsieur Boulangé était un patron à l'ancienne. Il était très attentif envers ses employés. Deux à trois fois l'an, il invitait le personnel et la famille. Les clients le reconnaissaient comme un génie. C'était un créateur. C'est ça que nous voulons mettre en valeur, ce travail de l'ombre, les découvertes techniques, et à côté de tout ça, cette modestie. Cela mérite d'être reconnu.

Les évolutions vers Liège

A l'origine dans l'atelier de Locquenghien, on n'était que trois ou quatre, puis cela s'est agrandi. C'est évidemment le développement avec Le Louvre qui fait qu'on s'est fort étoffé, on a dû engager. C'étaient des camions, des palettes qui partaient toutes les semaines pour Le Louvre. Évidemment les ventes au bout étaient autre chose que le musée de Mariemont en Belgique. C'est dix-huit millions de visiteurs par an. Si un sur mille achète une pièce...

Quand Roger Bruylandt a fait la transition de l'affaire entre Monsieur Boulangé et les neveux, en cette période il y eut le déménagement des activités vers Herstal. Pourquoi à Herstal ? Parce qu'il y avait là une société qui faisait du prototyping (donc la conception d'un clavier d'ordinateur, un clavier de gsm, etc).

Concernant Locquenghien plus spécifiquement, après nous c'est un atelier de photographie qui a loué ou acheté les lieux. Ça n'a pas continué. Il y a eu un magasin de mode. La suite je ne la connais pas.

Monsieur Bruylandt devait gérer la succession de Monsieur Boulangé. Il s'est rendu compte que Locquenghien était un gouffre financier, le loyer, etc. Pour lui bien évidemment, homme d'affaires, ça devait être rentable. Dans son esprit à lui, il a pensé fermer le département. Il ne savait pas ce qu'on y faisait. Il est venu une journée, il a posé plein de questions, demandé à voir les développements... A ce moment précis, il nous a déclaré : j'étais prêt à fermer le département, mais en ayant vu ce que j'ai vu, vos explications, il faut à tout prix préserver ce savoir-faire. Le traitement de surfaces, clairement d'autres pourront le faire, mais alors ce que vous faites là, ça c'est exceptionnel.

C'est de cette manière que lui précisément a poursuivi les contacts avec Le Louvre. Les neveux ont continué et ça a bien abouti.

C'est dans cet ordre d'idée que Monsieur Bruylant a trouvé une société qui s'appelait déjà Resitec à l'époque. Ils ne faisaient pratiquement uniquement que du prototyping, puis un petit département qui balbutiait en matière de reproductions pour la BD, en trois dimensions. De cela, on en voit maintenant partout, mais c'est fabriqué en masse en Chine, etc.

En parallèle, le neveu Monsieur Claude Boulangé a continué les contacts avec Le Louvre. C'est au fil du temps que le Louvre a estimé qu'on faisait du travail correct. Eux là-bas font essentiellement ce qui est plâtre, et les grandes statues.

Mais donc tout ce qui est en résine, c'est Resitec, petite société belge à Liège, qui a pris le secteur et qui se charge de la production. Au sein de cette entreprise, j'étais chargé de faire les moules, de tout ! Il y a un moment donné, quand on est entré dans la production du Louvre, ça a été dur de suivre. Dans cette période-là j'ai été obligé de sous-traiter – par des connaissances – la réalisation de certains moules, afin de pouvoir répondre à la commande en temps voulu. C'était un travail un peu harassant, avec un dilemme entre la charge de travail et la qualité.



Marcel Boulangé et la Reine Fabiola.

Des moulages mémorables

Afin d'être complet, il faut témoigner que nous avons dû faire des travaux qui étaient parfois considérés comme insalubres : les prises d'empreintes sur les morts notamment. Il y a des familles qui demandaient ça. C'était avant. C'était il y a longtemps. Un exemple, une pianiste décédée, la famille souhaitait garder une empreinte de sa main. Monsieur Boulangé était mal à l'aise. « La technique le permet. On est pris par la qualité de notre travail ». Lui, de sa libre décision, nous donnait une prime de travail insalubre. Ce genre de travail, je n'aimais pas, ne serait-ce que de toucher un mort. A Erasme une fois, j'ai rencontré de très grandes difficultés. Monsieur Boulangé a dit : ça on va arrêter, ou tout du moins on va essayer de limiter au maximum.

Et alors, parmi les dernières pièces que je dois présenter, c'est l'exploit de notre carrière. C'est un des derniers travaux de Monsieur De Crem. On a un artiste du nom de Piet Bekaert⁸, originaire de Sint-Martens-Latem, qui lors d'une nuit d'insomnie, a eu... comment dire... une vision d'artiste. Il a créé un modèle ; c'est une sculpture d'un personnage enroulé dans un drapé, et auquel il a ajouté une foule d'objets de récupération dans un amas de bric et de broc. Il a pris un mannequin, puis il a trempé des cordes dans la cire, des tissus, des objets en plastique.

Je crois que rien que du point de vue du devis, on a mis trois ou quatre jours, en essayant de penser à tout. On avait alors dit à Monsieur Boulangé : il nous faut six mois, à deux, on ne fait strictement rien d'autre, c'est de la folie... et si on y arrive, vous pouvez bruler un cierge, voire même plusieurs.

En cet instant, il nous regarde et nous dit : bon, là on prend une décision importante. Vous êtes capables de le faire ? Je pose la question parce que c'est impossible, impossible... Mais je dois répondre en disant qu'on ne sait pas le faire. Alors on s'est regardé avec Monsieur De Crem. Nous répondîmes : Si, nous relevons le défi, Monsieur Boulangé. Quelque peu interloqué, Monsieur Boulangé a répondu : d'accord. Six mois. Je ne vais pas demander le prix que ça va coûter, je vais en demander la moitié. Ce sera une prouesse publicitaire pour l'entreprise.

Un de mes derniers travaux, il y a un an ou deux, à Resitec, ce fut Mozart enfant⁹. Considérant la difficulté de moulage, ce n'est pas la pièce de Piet Bekaert, mais c'est difficile tout de même. Je précise que c'est un objet destiné à être fait en série, enfin une petite série au vu du coût. L'original est en porcelaine. C'est de la manufacture de Sèvres cette pièce, ça vaut une fortune. Cette sculpture nécessitait environ une dizaine d'abattis (pièces de moulage).

Accepter ou refuser des travaux, cela dépend de la capacité du mouleur. J'ai notamment parfois refusé des travaux trop dangereux. Je veux dire : trop dangereux pour l'original. Là alors je disais au conservateur : ici on prend un risque, ce n'est pas moi, c'est vous qui le prenez. Dans ce cas de figure, je vous dis qu'il y a tel risque et... tant pis, la pièce est pourrie, il y a un ver dedans, le bois est en poussière dans 5 ans. Quelquefois certains disaient : je préfère prendre un risque, mais conserver une empreinte.

⁸ Piet Bekaert fut un artiste peintre, né à Vichte le 8 mai 1939 et décédé à Deurle le 7 juillet 2000.

⁹ Œuvre de Louis-Ernest Barrias, auteur de Mozart enfant (1887), déposée au musée d'Orsay.



Un exemple d'un assez petit moule – à l'extérieur le coffrage en plâtre, à l'intérieur le silicone.

Il m'est arrivé une fois de casser. Dans la main de ce bronze, il y avait une partie qui était pourrie, qui avait été recollée. C'était recollé 'par eux', à la superglu ou je ne sais trop quoi. Au démoulage j'ai cassé un morceau. Le conservateur a dit : oui je le savais. C'était collé à la six-quatre-deux. On va le recoller, ce n'est rien.

Deux anecdotes, et c'est par là que je terminerai, il existe un musée à destination duquel nous fournissons des fac-similés de netsukes, c'était le musée archéologique à Namur. Il y eut un premier vol, des originaux. Les pièces ont été récupérées. Afin de les copier, j'ai été mouler au tribunal. Nous avons fait lors de cette étape des fac-similés. Il y eut alors une commandite et ce fut revolé, mais ils ont volé les copies. Cela a permis d'attraper le commanditaire.

Aussi, c'est anecdotique, mais voilà l'histoire : Je ramène des copies à une cliente, car nous devons faire 4 ou 5 copies de netsukes. Donc, assez content du résultat, je me présente devant elle et je lui expose les copies. Elle me dit à ce moment-là : oh ça va, ils ne sont pas abimés, c'est bien. Elle pose les copies sur son bureau, puis elle me dit : maintenant, je voudrais bien voir vos copies. Je sors les originaux et je lui montre. Elle dit : c'est extraordinaire ! C'est si ressemblant.

- Ça, ce sont les originaux Madame.

Elle était effrayée de sa méprise !